

6-2011

# Les Catholiques et les Huguenots au seizième siècle en France: un conflit de religion ou une lutte pour le pouvoir?

Olga M. Borodulina

*Union College - Schenectady, NY*

Follow this and additional works at: <https://digitalworks.union.edu/theses>



Part of the [Christianity Commons](#), and the [European History Commons](#)

---

## Recommended Citation

Borodulina, Olga M., "Les Catholiques et les Huguenots au seizième siècle en France: un conflit de religion ou une lutte pour le pouvoir?" (2011). *Honors Theses*. 945.

<https://digitalworks.union.edu/theses/945>

Les Catholiques et les Huguenots au seizième siècle en France:  
un conflit de religion ou une lutte pour le pouvoir?

By

Olga Borodulina

\* \* \* \* \*

Submitted in partial fulfillment  
of the requirements for  
Honors in the Department of Modern Languages and Literatures

UNION COLLEGE  
June, 2011

## ABSTRACT

BORODULINA, OLGA Les Catholiques et les Huguenots au seizième siècle en France: un conflit de religion ou une lutte pour le pouvoir?  
Department of Modern Languages and Literatures, June 2011.

ADVISOR: Charles Batson

Although the Massacre of Saint Bartholomew and the French Wars of Religion are well-known historical events, there remain some mysteries as what led to such violent tensions between fellow French people. Were religious differences to blame, or was the bloodshed caused by the political intrigues of nobles like Catherine de Medici? Perhaps the economic climate of the age added to the discontent of the common people and the Huguenots were a convenient scapegoat? Then again, it might have been all of those factors and more than led to decades if not centuries of tension in France. This thesis explores the roots and progression of the conflict between Catholics and Protestants (Huguenots) in 16<sup>th</sup> century France. It discusses the main events in the Wars of Religion along with their religious, political and economic causes. Unlike most analyses of the conflict, however, it also uses two novels by the historical fiction author Alexandre Dumas (*La Reine Margot* and *La Dame de Monsoreau*) to provide some insight as to how this historical period was seen by the French several centuries later.

## Les Catholiques et les Huguenots au seizième siècle en France: un conflit de religion ou une lutte pour le pouvoir?

Les conflits religieux apparaissent presque toujours quand deux religions se trouvent côte à côte. Les tensions religieuses en France au seizième siècle sont un sujet très intéressant. Depuis presque la première apparition du protestantisme les Catholiques n'étaient pas contents. Les tensions entre les Catholiques et les Huguenots, comme on les appelait, ont grandi et ont pris la forme de plusieurs guerres. Bien sûr, la ferveur religieuse des Français de l'époque n'était pas la seule cause de la violence et il y avait beaucoup d'autres facteurs. Dans cette thèse, on va analyser les événements pertinents aux guerres de la religion en France, les causes de la tension entre les Catholiques et les Huguenots, et la représentation de l'ambiance de cette période par l'auteur Alexandre Dumas, père, dans deux romans.

Il y a beaucoup de théories au sujet des origines des conflits entre les Catholiques et les Huguenots en France. Il n'est pas évident de dire explicitement ce qui était exactement la cause de l'hostilité qui a duré plusieurs siècles, mais il est impossible de nier l'importance de certains événements ou le rôle de certaines personnes. À cette fin, il faut commencer toute analyse avec une discussion des faits indéniables.

Le protestantisme a apparu en France pendant le règne de François 1<sup>er</sup>, entre les années 1515 et 1547 à travers les idées de Martin Luther. Le protestantisme est bientôt devenu une religion de rebelles avec beaucoup de ressentiment de la part de la monarchie et de la population (Knecht 50). Beaucoup de Protestants ont été accusés d'hérésie et punis ou même brûlés. Quelques évêques ont donné leur pouvoir judiciaire à des commissaires comme Nicole Sanguin, qui a mis quatorze « hérétiques » à mort à Meaux

en 1546 (50-51). Malgré la critique, la nouvelle religion s'est propagée rapidement. Beaucoup de nobles se sont convertis du catholicisme au calvinisme (52-53).

Un évènement très important dans l'histoire de la tension entre les Catholiques et les Calvinistes était la mort d'Henri II en 1559. Le 30 juin était le jour des célébrations du mariage de Philippe II d'Espagne avec Elisabeth de France, la fille d'Henri II et Catherine de Médicis, et de la sœur du roi français, Marguerite, avec Emanuel Philibert, le duc de Savoie. Il y avait un tournoi pour l'occasion. Gabriel, le sieur de Lorges et comte de Montgomery, a mis un coup de lance dans l'œil du roi. Après une période de souffrance, le roi est mort le 10 juillet 1559 (Thompson 1-4). C'était un accident, mais un accident qui a amené la France à beaucoup d'années de guerre civile et religieuse. Henri II n'aimait pas les Protestants. En 1548, il avait établi un tribunal particulièrement pour les cas d'hérésie (Roelker 19). Il y avait aussi le problème politique de la compétition entre Anne de Montmorency et la famille de Guise (Palm 7). Le successeur du roi Henri II était son fils François II, qui avait à l'époque seulement moins de seize ans. Il était très faible et beaucoup moins intelligent que sa femme, Mary Stuart de la famille de Guise. Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine ont profité du nouvel roi et ont gagné beaucoup de pouvoir. Evidemment, avec beaucoup de pouvoir viennent des ennemis. Les Protestants étaient furieux qu'ils n'eussent pas plus de liberté sous le règne de François II. En mars de 1560, un groupe de Protestants a essayé de détruire les Guise et d'enlever François II ou de « l'aider » (Roelker 239). Malheureusement pour eux, leur plan, la « conjuration d'Amboise » ou le « tumulte d'Amboise », a été découvert et les conspirateurs ont été exécutés. Après la mort de François II d'une infection d'oreille en décembre de 1560, Catherine de Médicis est devenue la régente pour son fils Charles IX

(Roelker 243). Elle a décidé d'avoir des relations paisibles avec les Huguenots de la famille Bourbon pour avoir des alliés contre les Guise.

Néanmoins, la tension entre les deux groupes religieux continuait. L'Edit de Janvier a été passé en 1562 et a donné aux Huguenots le droit de pratiquer leur religion en public à l'extérieur des villes et en privé à l'intérieur (Knecht 79). Cependant, François, le duc de Guise, et un groupe de partisans, a interrompu un office protestant à Vassy et insulté les croyants le 1 mars 1562. « As some of his company entered the barn, they were invited to join the congregation, but instead they shouted, 'Mort-Dieu, kill them all!' and were duly thrown out » (81). Il y eut une petite bataille et le duc a été blessé. Un massacre des habitants protestants du village a suivi, avec environ trente morts et plus de 100 personnes blessées.

Ce massacre a eu pour résultat la première guerre de religion entre les catholiques et les Protestants. Les Huguenots disaient qu'ils voulaient libérer le roi de ses conseillers qui ne voulaient pas respecter l'édit. La guerre a duré de 1562 à 1563 (Crouzet 28-29). Le prince de Condé était le commandant des Protestants Bourbons. Trois batailles importantes ont eu lieu à Rouen, Dreux et Orléans. Dans le dernier cas le duc de Guise a été tué, peut-être sous les ordres de l'Amiral Coligny. Catherine de Médicis, afin d'éviter plus de rébellion, a organisé une trêve et le passage de l'Edit d'Amboise en 1563, une tentative qui n'a pas réussi à cause de la discrimination sociale que les Huguenots se sentaient (Knecht 111-112). Quand Charles IX est devenu le roi indépendant de France, il a donné son soutien aux Catholiques. Les Huguenots, qui avaient peur de la violence de l'autre côté, ont décidé d'attaquer les Catholiques. En septembre de 1567, ils ont massacré des dizaines de prêtres catholiques à Nîmes (Knecht 136). Ce massacre était

une cause de la deuxième guerre de religion. La bataille la plus importante de cette guerre s'est passée à Saint-Denis où le commandant, Anne de Montmorency, est mort (Crouzet 30).

La Paix de Longjumeau en 1568 a terminé la deuxième guerre et a rétabli beaucoup de droits religieux aux Huguenots. Les Catholiques n'étaient pas satisfaits. Ils ont créé des organisations contre les Huguenots (Knecht 142). Beaucoup d'Huguenots ont été assassinés et le prince de Condé et l'amiral de Coligny ont fui. L'Edit de Saint-Maur a révoqué les libertés religieuses des Huguenots. Les deux groupes ont formé des armées pour défendre leurs positions. Les Huguenots recevaient de l'aide de la reine de l'Angleterre et les Catholiques avaient l'appui d'Espagne, les états pontificaux et le grand duché de Toscane. Après la mort du prince de Condé, son fils Henri, et Henri de Navarre, sous la direction d'Amiral de Coligny, étaient les commandants de l'armée huguenote. Le duc d'Anjou, qui deviendrait dans l'avenir le roi Henri III, commandait l'armée des catholiques. Il y a eu plusieurs batailles importantes et à la fin de cette troisième guerre, la dette royale était si énorme que le roi Charles IX a décidé de faire encore une fois la paix avec l'edit de Saint-Germain en août de 1570 (Knecht 156). Bien que les Huguenots ont reçu beaucoup de droits, le protestantisme était toujours interdit à Paris.

Un des événements les plus importants était le Massacre de Saint-Barthélemy. Il y a eu beaucoup de massacres avant celui-là à Rouen, Orange et Paris, mais c'était le plus grand. Après qu'elle s'est rendu compte des ambitions politiques des Huguenots et a décidé que la paix n'était pas une option, Catherine de Médicis a changé d'avis. Elle avait peur du pouvoir des Huguenots, surtout d l'amiral de Coligny, qui voulait s'allier avec l'Angleterre et les neerlandais. Le roi, Charles IX avait déclaré son soutien des

Huguenots et de Coligny (Knecht 158-159). Beaucoup de nobles protestants sont allés à Paris pour assister au mariage de Marguerite de Valois, la fille de Catherine de Médicis, et Henri de Navarre, un Huguenot, le 18 août 1572. Quelques jours après, il y a eu une tentative contre la vie de Coligny par quelques Catholiques, mais l'amiral avait survécu. La famille de Guise avait peur d'une rébellion protestante contre eux. Le matin du 24 août, ils ont assassiné Coligny et jeté son corps dans la rue (Knecht 163). Cette action était la première dans le bain de sang qui était ce jour. La foule parisienne, qui s'était rassemblée pour tuer leurs voisins huguenots, a détruit le corps de Coligny d'une manière très violente. Mais il n'était pas la seule victime des catholiques furieux, pleins de la ferveur religieuse ou de l'instinct sauvage. Ils ont tué un nombre énorme d'hommes, femmes et même enfants et pillé leur maisons. On ne sait pas si le roi était d'accord avec ce que faisaient ses sujets, mais il ne l'a pas arrêté. Le massacre a pris la vie de quelques milles Huguenots parisiens. Pendant cinq jours le sang des Huguenots coulait dans les rues de Paris, mais ensuite la violence est venue à quelques autres villes de France pour un total, peut-être, d'environ 10000 victimes. Le fait qu'Henri de Navarre et le prince de Condé, son cousin, ont pu s'échapper était grâce au fait qu'ils avaient accepté de se convertir au catholicisme. Ce n'était pas une vraie conversion, comme on peut l'imaginer. Henri de Navarre est retourné immédiatement au calvinisme. Bien que beaucoup de personnes, surtout les autres protestants d'Europe, s'étaient mises très en colère, il y avait ceux qui ont considéré le massacre comme un triomphe de la foi catholique. Philippe II d'Espagne et le Pape Grégoire XIII étaient d'accord avec les idées des catholiques parisiens, par exemple (164). Dans le massacre les Huguenots ont perdu beaucoup de leurs commandants. Il ne restait qu'un pourcentage de leur nombre. En plus du nombre



de morts, les Protestants avaient perdu beaucoup de personnes qui avaient tellement peur qu'ils sont partis de France ou se sont convertis au catholicisme.

Le massacre à Paris n'était pas la fin de la violence contre les Huguenots. Il y a eu plus d'attaques contre eux. Les Catholiques ont saisi beaucoup de villes comme Sancerre et La Rochelle (Crouzet 32). Un commandant catholique, Henri, le duc d'Anjou, menait son armée jusqu'au moment où il était élu roi de Pologne.

Un autre événement important du même temps était le passage de l'Édit de Boulogne de 1573. Cet édit pardonnait aux Huguenots pour tout ce qu'ils avaient fait et leur donnait la liberté de religion. Malheureusement, c'était une liberté très limitée et ils pouvaient pratiquer leur religion seulement à la maison et seulement à La Rochelle, Montauban et Nîmes (Crouzet 32). Aussi, ils n'avaient pas le droit de célébrer les mariages ou baptêmes avec plus de dix personnes qui n'étaient pas de la même famille. Pendant ce temps, Henri, le nouveau roi de la Pologne, est retourné en France et s'est fait couronner le roi de France, Henri III, ce qui a causé beaucoup de problèmes avec son frère, le nouveau duc d'Anjou, qui rêvait de devenir roi lui-même. Il était important parce qu'à l'époque la religion avait un lien très fort avec les conflits politiques.

Les tensions entre les Catholiques et les Huguenots continuaient malgré les différents édits qui avaient été passés. La formation de la Ligue Catholique par Henri I, duc de Guise, était une grande menace pour les Huguenots. Leurs vues étaient contre les protestants, soit pour des raisons politiques ou religieuses. Les Huguenots ont essayé de se battre contre la Ligue et son influence, mais ils ont perdu le peu de liberté qu'ils avaient. La mort de François, le frère du roi, sans fils signifiait que le prochain dans la ligne pour devenir le roi de France après Henri III était Henri de Navarre, qui avait été

excommunié par le Pape pour son protestantisme. La famille de Guise était fortement contre Henri de Navarre et Henri III a déclaré qu'Henri de Navarre ne pouvait pas devenir le roi de France (Knecht 218). La population française n'était même pas satisfaite de son roi catholique. Henri de Navarre était obligé à s'échapper et la famille de Guise a pris le pouvoir. Henri III et la famille de Guise sont devenus ennemis. Le roi a ordonné l'assassination du duc de Guise, et la Ligue Catholique a déclaré la guerre contre son propre roi, donc le roi et Henri de Navarre se sont trouvés sur le même côté. Avant qu'Henri III ait été assassiné par un moine, il avait désigné Henri de Navarre comme son successeur (Knecht 237). Les gens de Paris ne voulaient pas accepter un roi huguenot et Henri de Navarre devait se battre beaucoup pour gagner le trône qui lui appartenait légitimement. Enfin, Henri IV, comme il était appelé maintenant, s'est rendu compte que la France ne serait jamais son pays s'il restait un Protestant. Et puis, il s'est converti encore une fois au catholicisme. Les Protestants français n'étaient pas si contents parce qu'ils avaient peur de ne pas recevoir de liberté même avec le nouvel roi calviniste dans le passé. Finalement, Henri IV a passé l'Édit de Nantes en 1598, qui a réduit la tension pendant un certain temps, mais qui n'était pas une solution permanente. Selon Crouzet, c'était une « fin théorique des guerres de religion » (40).

Les guerres de religion et la tension entre les Catholiques et les Huguenots avaient plusieurs causes, dont un certain nombre n'ont rien à voir avec la religion. Afin de mieux comprendre les événements discutés dans la partie précédente et leur influence sur la France du seizième et du dix-septième siècle, il faut examiner leurs causes religieuses, économiques et politiques.

D'abord, il y a le côté religieux, qui est le plus évident parce qu'on parle des guerres de religion et des conflits entre les deux groupes importants religieux de l'époque. La foi catholique était extrêmement importante et liée au patriotisme (Roelker 161-165). Le monarque français était presque un dieu lui-même, après avoir été choisi par Dieu pour gouverner la nation. L'ascendance du roi était adaptée pour le rendre plus comme celui de Jésus, prétendant d'être un descendant du roi David. La France était considérée le pays le plus chrétien de l'époque, donc quand quelqu'un défiait la monarchie française c'était un acte d'hérésie. Inversement, défier la religion catholique était vu comme presque un acte de trahison. La religion était une force très importante d'unification d'une nation comme souvent dans l'histoire. Il est intéressant que bien qu'il y aient beaucoup de Catholiques qui pratiquaient leur religion d'une manière modeste, il y avait ceux qui allaient trop loin et montraient leur foi d'une manière excessive et offensive aux autres. Par exemple, Roelker fait mention des fameuses processions d'Henri III dans les rues de Paris qui dramatisaient le péché humain d'une manière inconvenante. En 1536, *Les Instituts de la religion chrétien* de John Calvin ont été publiés, mais les idées ne sont pas évoluées en une forte nouvelle religion jusqu'à vingt ans plus tard. Un certain nombre des personnes qui avaient été convaincus par ces idées ont commencé à violer les règles de la foi catholique en mangeant la viande les jours de jeûne, commettant le blasphème ou lisant des livres interdits (Roelker 172). Plus tard, des défis aux éléments les plus importants de la foi catholique ont apparu. Le calvinisme signifiait une nouvelle théologie, moralité et rituels et même une différente perception du ciel et de l'enfer, de l'église et de l'histoire de l'homme.

Robert Knecht donne quelques autres exemples des conflits religieux. Il décrit la société française pendant la deuxième moitié du seizième siècle et inclut plusieurs événements importants qui ont mené à un état de guerre entre les Catholiques et les Huguenots. En explorant les causes et les suites, il fait mention d'une sorte de « Carême huguenot » de 1561 (Knecht 75). Les Protestants, surtout des classes modestes, ont détruit beaucoup de statues de la Vierge et de saints, des crucifix et des retables. L'iconoclasme est devenue plus fréquente et les Huguenots détruisaient des images, donnaient de la hostie à leurs chiens et profanaient les crucifix et autres objets religieux catholiques (73-74). Ils prenaient par violence le trésor et autres possessions des églises. Ils tuaient des prêtres et moines qui essayaient de se battre contre eux. Les classes plus hautes étaient plus organisées et dignes dans leur comportement. Ils traitaient les objets avec plus de respect. Il y avait plusieurs motifs pour le comportement des Protestants: l'avidité, la jalousie, l'anticléricalisme, des dettes personnelles et l'envie de piller. Cependant, le motif le plus important était celui des différences de croyance; les Protestants voulaient détruire des idoles, qu'ils voyaient comme une insulte à la religion chrétienne et à Dieu. Il est intéressant de voir une preuve que les Huguenots n'étaient pas innocents et qu'ils ajoutaient à la tension entre les deux groupes religieux avec leurs des actions provoquantes. On voit plus souvent les mauvaises actions des Catholiques, mais ce « carême huguenot » est un bon exemple de l'insolence censé des Huguenots. Naturellement, les Catholiques n'ont pas répondu d'une manière positive à ce comportement des Protestants. Les parlements ne voulaient pas passer les édits de tolérance. Il y avait beaucoup de propagande catholique pour défendre leur foi et quelques Catholiques sont devenus hystériques (75). Par exemple, John Calvin a été

appelé l'antéchrist et la fin du monde approchait. L'Eglise voulait que les Catholiques prennent des armes et se battent contre les hérétiques. Les Huguenots étaient accusés de la gloutonnerie pour ne pas participer à la coutume du carême et de la sédition pour ne pas participer aux cérémonies qui encourageaient la concorde (75-76). C'était presque le début du Protestantisme en France mais les tensions étaient déjà graves.

Dans son article, Barbara Diefendorf argumente contre le classement du massacre de Saint-Barthélemy comme un crime rituel ou un pogrom parce que les Huguenots n'étaient pas vus comme une race séparée bien que leur religion leur donnait le titre de « hérétiques » (1067). Diefendorf examine le côté religieux du conflit et distingue trois périodes séparées qui avaient mené au massacre. Dans la première période (1557-1563), il y eu une dégradation progressive de l'ordre sociale avant de et pendant la première guerre de religion. Au cours de la deuxième période (1563-1567) la crise dans le niveau de vie des Français a créé un climat de peur. Pendant la troisième (1567-1572) les conflits religieux entre les Catholiques et les Huguenots ont intensifié et il était très difficile de maintenir l'ordre dans le pays (Diefendort 1069). Selon l'auteur la situation à Paris était si grave qu'un rien pouvait provoquer la violence. Diefendorf parle du système de maintenir le discipline dans la ville et de la fréquence de corruption et le mauvais traitement des Protestants par la police de l'époque. Les Protestants n'avaient pas le droit de pratiquer leur religion en public. La défaite de l'armée française en 1557 était peut-être l'origine de la fidélité au duc de Guise et l'animosité envers l'amiral de Coligny. L'exécution publique des hérétiques condamnés était fréquent et la foule parisienne était souvent prête à la violence à la profanation du cadavre – une préfiguration du massacre de Saint-Barthélemy ? Pendant longtemps les Catholiques étaient en colère à cause de

l'insolence censée des Huguenots et il y avait beaucoup de cas de persécution contre eux. Après l'attaque sur l'amiral de Coligny le 22 août 1572, les Catholiques avaient peur de la vengeance de la part des Protestants. La tension, la colère et la peur se sont emparés de la population catholique de Paris et deux jours après, le massacre des Huguenots a commencé.

Les différences religieuses entre les catholiques et les huguenots à l'époque étaient aggravées par le climat économique. Il y avait une crise du marché du grain, du sel et dans le marché monétaire. Le prix de grain avait augmenté dans les années avant le massacre de Saint-Barthélemy, bien que le pire de la crise soit passé un an après. La valeur de l'écu avait baissé entre 1568 et 1578. Souvent quand la population n'est pas contente à cause de quelques aspects de leur société, ils essaient de résoudre le problème en cherchant un bouc émissaire. Dans ce cas, le bouc émissaire était les Huguenots français, dont un grand nombre étaient des négociants. Le peuple français n'était non plus satisfait de l'attitude du gouvernement envers la propriété et les récompenses pour les personnes d'argent au lieu de personnes qui les méritaient plus.

La politique était extrêmement importante comme une cause de violence entre les deux groupes religieux au seizième siècle et plus tard. La monarchie était très faible. Il y avait des rivalités entre les nobles, en particulier les familles de Montmorency, Guise et Bourbon. Chacun voulait plus de pouvoir. La famille de Guise était très catholique, donc chaque fois que le roi semblait avoir une attitude de tolérance vers les Huguenots, les Guise exprimaient leur désapprobation. Une autre cause politique était la jalousie professionnelle et l'envie de plus de pouvoir d'un grand nombre de catholiques qui n'aimaient pas le fait que ces « hérétiques » avaient la richesse et le pouvoir.

Le rôle de Catherine de Médicis dans les guerres de la religion est toujours un sujet intéressant. Tenue responsable pour le massacre de Saint-Barthélemy par certains, son attitude envers les Huguenots était souvent tolérante, bien que cette attitude venait plus probablement de raisons politiques que d'un esprit généreux. Sa politique est examinée par J. E. Neale dans son livre. Selon Neale, sa politique de conciliation était dangereuse et à courte vue (59). Elle avait essayé de trouver un compromis entre les Catholiques et les Protestants, mais le véritable résultat de ses politiques était de rendre les Huguenots plus insolents et les Catholiques plus en colère contre eux et contre la monarchie qui semblait être en faveur des hérétiques. Elle avait échoué aussi avec les intrigues de la cour. Sous son règne, le duc de Guise et de Montmorency ont formé une alliance de catholicisme fervent. « There seems little doubt that at this time she was overestimating the strength of the Huguenot party, and thought it irresistible; as, indeed, by her own misguided encouragement she was doing her best to make it » (Neale 60). La Catherine de Médicis de cet historien semble très différente de celle des historiens qui la présentent comme une politicienne impitoyable. Une politicienne, elle l'était franchement, et l'Edit de janvier avait l'apparence d'un succès. En octobre de 1561 le duc de Guise a quitté Paris avec beaucoup de nobles catholiques qui ne pouvaient plus supporter l'idée de la monarchie française dans les mains des Huguenots comme l'amiral Coligny. Beaucoup de gens français s'étaient convertis à la nouvelle religion et les Protestants semblaient pouvoir pratiquer leur religion en paix. Ces événements dans la capitale poussaient les Catholiques à l'action. Une guerre entre les deux groupes était inévitable. Après le choix par Antoine de Navarre du triumvirat catholique, les nobles voulaient se débarrasser de la reine mère. Catherine est devenue désespérée en pensant que la France serait envahie.

Elle a fait une grande erreur. Elle a demandé l'aide des Huguenots et cette demande a encouragé l'organisation militaire des Protestants (62). Après le massacre de Vassy, la reine implorait le duc de Guise de ne pas se battre contre les Huguenots et, au lieu de cela, de la protéger elle et de protéger la France. Malheureusement, le duc n'a pas accepté et les Huguenots ont commencé à penser qu'ils pouvaient se battre pour protéger le roi. Catherine a changé de côté à celui du duc. Après la première guerre civile Catherine a pu établir une sorte de paix provisoire avec Montmorency et le prince de Condé. Pendant les années suivantes Catherine essayait de négocier un accord avec Philippe II d'Espagne et lui promettait de s'occuper (d'un mauvais sens) des Huguenots. À la fin des années 1560 Catherine s'est rendu compte du désir huguenot du pouvoir et d'une révolution politique plus que la liberté de religion. Cette prise de conscience a changé sa politique de conciliation. La nouvelle admiration que son fils éprouvait pour l'amiral de Coligny ne plairait pas de tout à la reine mère. Elle a décidé de prendre sa vengeance et utiliser la haine du duc de Guise. Neale dit que c'était stupide de choisir le moment du mariage de Marguerite et Henri de Navarre pour sa vengeance. Cependant, il dit, « There can be very little doubt that she authorized the Guise family to carry out their blood feud and assassinate Coligny » (Neale 77). Mais il ne pense pas qu'elle voulait un massacre avant la tentative qui n'avait pas réussi. Après cela, elle avait une excellente opportunité de débarrasser Paris de tous les hérétiques, parce qu'un grand nombre d'eux étaient dans la ville pour le mariage. « In other words, a frantic woman determined to save herself and rescue France from its deadly plague of religious strife, by the wholesale murder of the Huguenot leaders in Paris » (Neale 78). Elle a persuadé son fils à donner sa permission et comme cela on peut dire qu'elle était responsable pour le massacre de Saint-Barthélemy.



La tension de l'époque n'était pas limitée à l'intérieur du pays. Il y avait aussi des relations entre les nobles de la France et la monarchie d'Espagne. James Westfall Thompson écrit, par exemple, du triumvirat formé en 1561 par François, le duc de Guise, le maréchal Saint-André et le constable Montmorency. Ses hommes n'étaient pas d'accord avec la politique de concession que Catherine de Médicis avait établi pour apaiser les Huguenots. Ils voulaient le soutien du roi d'Espagne, Philippe II, et du roi de Navarre, Antoine, qui était tiraillé entre les deux religions. Enfin Antoine a choisi le côté du catholicisme. Les tensions continuaient avec les émeutes à Agen, par exemple, avec « les excès, forces, violences, sacagements d'églises, séditions et escandalles advenus en notre pays d'Agenais » selon le roi Charles IX (Thompson 134). Le climat dans le pays faisait penser que la guerre était inévitable mais l'étincelle était peut-être attendue du côté d'Espagne. Cependant, l'évènement qui a mené la France à la première guerre civile était le massacre de Vassy en 1562. François, le duc de Guise venait de Joinville à Paris et arrivait à passer par le village de Vassy où quelques Protestants étaient en train de diriger un office dans un étable à l'extérieur de la ville. Le duc s'est mis en colère bien que cette pratique n'enfreindrait pas l'Edit de janvier. Selon un historien, Ranke, « whether the duke intended the massacre or not, it is enough that he did not prevent it » (135). Et puis, on ne sait pas si le massacre qui a résulté était la faute du duc ou des Protestants, mais ce qui est important est le résultat – la guerre véritable en France entre les Huguenots et les Catholiques. C'est un témoignage du climat social en France que quand le duc est arrivé à Paris après le massacre la ville l'a accueilli avec joie. La reine mère Catherine, cependant, avait peur de la vengeance des Huguenots ou peut-être du pouvoir

de la famille de Guise et a décidé de maintenir l'édit de janvier. Le prince de Condé n'était pas satisfait et a commencé des mouvements contre les Catholiques.

Il est intéressant qu'avec tous les conflits et la tension entre les différents groupes dans ce siècle les Français n'avaient aucune idée de la grandeur que leur pays allait atteindre dans les prochains siècles avec une très forte monarchie. Henri de Damville était un leader très important d'un parti qui se rendait compte que l'Etat était plus important que les différences sociales, régionales, religieux ou politique. Avec cette idée et un plus grand degré de tolérance, la France pourrait atteindre beaucoup. Peut-être que si la monarchie était plus forte et les gens s'occupaient moins des différences religieuses, la France serait un pays très différent.

La représentation de cette période dans l'histoire de France par la littérature est fascinante et révèle beaucoup sur les attitudes vers ce qui s'est passé. Alexandre Dumas, père, est un écrivain connu pour ses histoires d'amour, passion, intrigue et vengeance. Ses romans ont lieu normalement dans le monde de l'aristocratie des siècles passés. Il est vrai qu'il ne se contentait pas de décrire les événements ou les personnages d'une manière parfaitement factuelle. Il aimait bien décrire l'emploi du poison comme une méthode de se débarrasser des ennemis dans ses romans, par exemple. Cependant, sa représentation de la France est très intéressante, en particulier pour cette thèse. Dumas a écrit une trilogie dont les actions ont lieu au seizième siècle et qui décrit, selon l'auteur ou son imagination, les événements et les personnages qui jouaient un rôle crucial dans les relations entre les deux religions principales de l'époque. Cette analyse va se concentrer sur les premiers deux romans de cette trilogie – *La Reine Margot* (ou *Marguerite de Valois*) et *La Dame de Monsoreau* (ou *Chicot the Jester* dans la version anglaise).

Évidemment, on ne peut pas prendre les romans comme une source scolaire. Dumas n'était pas un historien ; il était un écrivain qui prenait des événements et des personnages historiques et ajoutait du couleur pour les amateurs de romans. Il est intéressant aussi de lire ses romans comme une représentation des attitudes des vrais Français envers leur passé, puisque les romans ont été écrits plus de 250 ans après les événements dont ils parlent.

*La Reine Margot*, publié en 1845, a lieu à Paris entre août de 1572 et 1574. Il s'agit des intrigues de la cour française, de l'amour défendu entre Marguerite de Valois et un comte protestant, et de la violence liée aux conflits entre les Catholiques et les Huguenots. On ne pense pas normalement de Dumas comme un historien des guerres de la religion, mais quand on commence à lire ce roman, il est immédiatement évident que c'est un thème crucial. La première page décrit la préparation pour le mariage de Marguerite de Valois avec Henri de Navarre. « Il y avait, malgré la fête royale, et même peut-être à cause de la fête royale, quelque chose de menaçant dans ce peuple, car il ne se doutait pas que cette solennité, à laquelle il assistait comme spectateur, n'était que le prélude d'une autre remise à huitaine » (Dumas, *La Reine* 7-8). Ces mots donnent l'impression que les gens ont une idée de ce qui passera dans quelques jours – l'infâme massacre de Saint-Barthélemy. La foule est décrite d'une manière qui ne convient pas à un mariage. Cela n'est pas surprenant, cependant, et Dumas explique que tout le monde est étonné par le mariage d'une princesse catholique et un Protestant et par le changement soudain de l'attitude de la couronne envers les chefs des Huguenots. Dumas donne quelques facteurs qui contribuent à l'étonnement de la population. Ils ne peuvent pas comprendre comment le prince de Condé peut avoir pardonné au duc d'Anjou, le frère du roi, la mort de son

père. Aussi surprenant est le pardon apparent d'amiral de Coligny par le duc de Guise de la mort de son père. Il y a aussi la mort suspect de Jeanne de Navarre, la mère du jeune marié. Catherine de Médicis est supposée être coupable de la faire tuer avec des gants envenimés.

Le but du mariage est d'établir la paix dans le pays. Le roi, Charles IX est, selon Dumas, très fermement décidé d'avoir ce mariage, jusqu'à être prêt à s'opposer au Pape, qui doit leur envoyer son autorisation explicite pour l'union d'une Catholique avec un Protestant. Ce geste est vu comme un bon signe par les Huguenots, mais les Catholiques se demandent si leur roi va les trahir ou s'il joue simplement un rôle dans cette fausse acceptation des Protestants par la monarchie. Il est vraiment bizarre pour tout le monde, l'attitude nouvelle vers l'amiral de Coligny, cet homme qui s'est opposé au roi pendant plusieurs années et a été persécuté furieusement et sans fard. Il est maintenant appelé « mon père » par le roi et est son confident personnel sur toutes les affaires de guerre. Le comportement de la famille royale est louche et il y a des personnes qui se méfient à ce nouveau traitement. Par exemple, quand l'amiral de Coligny part pour aller à Paris, une paysanne lui dit, « Oh ! monsieur, notre bon maitre, n'allez pas à Paris, car si vous y allez vous mourrez, vous et tous ceux qui iront avec vous » (Dumas 11). Cette femme ne peut pas deviner à quel point elle a raison. Beaucoup de Huguenots ne sont pas si méfiants et se réjouissaient du fait que la chance est retournée à leur côté. Ils ne soupçonnent pas la catastrophe qui va se passer bientôt dans la capitale.

On peut s'étonner de la naïveté des Huguenots à ce moment. Il est vrai que les nobles catholiques paraissent contents face à la paix entre les deux groupes religieux, mais est-ce qu'on peut oublier la haine de certains membres de la religion catholique ?

Peut-on oublier la mission d'Henri de Guise, par exemple, de « venger la mort de son père sur l'amiral Coligny et sur sa famille, et de poursuivre ceux de sa religion sans trêve ni relâche, ayant promis à Dieu d'être son ange exterminateur sur la terre jusqu'au jour où le dernier hérétique serait exterminé » ? (Dumas 14). Les jours après le mariage les Huguenots fêtent avec les Catholiques et devient plus négligents. La cour continue avec sa façade d'acceptation heureuse de l'autre groupe. Pendant un dîner avec le duc de Guise et Henri de Navarre, le roi de la France parle de guerre avec Flandres. Les deux côtés disent qu'ils recrutent des gens pour l'armée française. Le roi prononce une phrase qui donne un choc au duc. « Catholiques ou huguenots [...], peu m'importe, pourvu qu'ils soient vaillants » (48). Le roi, donc, ne distingue pas entre les Catholiques et les Huguenots quand il s'agit de la guerre. C'est un signe excellent pour les Huguenots parce que les deux groupes sont unifiés dans l'esprit du roi. Peut-être que la persécution de ces pauvres « hérétiques » est finie. Le roi semble vouloir cela parce qu'il dit qu'il va maintenir l'obéissance et le respect chez ses sujets. Dans une conversation privée avec l'amiral de Coligny, il avoue que sa mère, Catherine de Médicis et une « brouillonne. Avec elle il n'y a pas de paix possible. Ces catholiques italiens sont enragés et n'entendent rien qu'à exterminer. Moi, tout au contraire, non seulement je veux pacifier, mais encore je veux donner de la puissance à ceux de la religion » (50). On ne sait pas à ce moment si le roi est sincère dans ce sentiment ou s'il joue un rôle pour faire le chef des Huguenots baisser la garde. Peut-être que c'est Catherine à qui on ne peut pas faire confiance et le roi est innocent. En tout cas, l'amiral et les autres Huguenots importants sont rassurés.

Malheureusement, tout ne va pas aller bien pour les Huguenots, comme on apprend. Il semble qu'après l'amiral part, le roi délicatement ordonne une attaque sur lui. On apprend pendant la conversation entre La Mole et Coconnas, deux personnages principaux du roman, et l'hôte d'un hôtel, qu'il y a eu une attaque sur l'amiral et qu'il est possible qu'il ne survivra pas. L'attitude de l'hôte est très louche. Il est clairement un Catholique fier, plus fidèle au duc de Guise qu'au roi, et il sait beaucoup plus que les deux hommes de ce qui va se passer à Paris ce soir. Quand ils partent, il se dit, « Moi, je vais fourbir ma salade, empêcher mon arquebuse et affiler ma pertuisane. On ne sait pas ce qui peut arriver » (Dumas 76). Il est évident de cette remarque que le monsieur sait, ou au moins soupçonne, que se passera quelque chose de grand ce soir, la nuit du 24 août 1572. Et plus que cela, il est d'accord et prêt pour n'importe quelle sorte de violence qui va arriver entre les Catholiques et les Huguenots.

Est-ce que l'attitude de M. la Hurière est partagée par quelques membres de la famille royale ? On voit que Catherine de Médecis et le duc de Guise ne sont pas d'accord avec la politique de tolérance du roi Charles IX. Les deux essaient de persuader le roi que les Huguenots sont insolents et n'ont pas de respect ni pour elle ni pour le duc. Le roi insiste que les Huguenots sont ces sujets autant que les Catholiques, mais sa mère est implacable et manipulatrice. Elle dit que les Huguenots veulent abaisser le trône. Ils veulent remplacer le roi avec son propre candidat, Henri de Navarre. Le roi et le duc de Guise parlent de l'assassinat d'un grand nombre d'Huguenots et bien que le roi ne semble pas approuver de l'idée, il n'a pas d'air inquiet. Le duc propose de débarrasser le roi de tous ses ennemis. La réponse de Charles est très incertaine. C'est comme si il ne veut pas donner sa permission pour le meurtre des chefs des Huguenots, mais il n'est pas vraiment

contre l'idée si c'est le désir et la décision du duc. Il est évident que le duc et l'ancienne reine complotent au moins le meurtre d'Henri de Navarre, du prince de Condé, et d'autres importants Huguenots, et qu'ils voudraient le soutien du roi. Cependant le roi, comme un bon diplomate, ne veut pas prendre la responsabilité. « Et bien ! Puisque vous êtes si fort, mon cousin, pourquoi diable venez-vous me rebattre les oreilles de cela ?... Faites sans moi, faites !... » (Dumas 100).

L'intrigue continue avec les autres membres de la famille quand la sœur de Marguerite essaie de l'avertir de la menace du soir. Marguerite passe l'avertissement à son mari mais il ne l'écoute pas. Il semble être sûr que rien ne lui arrivera. Ce jour, le 24 août 1572, il est déterminé de passer le soir dans la compagnie du prince de Condé et le duc d'Alençon, un autre frère de Marguerite. C'est une des dates les plus importantes dans l'histoire du conflit entre les Catholiques et les Huguenots en France – la nuit du massacre de Saint Barthélemy. Coconnas, un Catholique, reçoit l'ordre de venir au Louvre pour voir le duc de Guise. Il est surpris que l'hôte ait les mêmes plans pour le soir. De Maurevel, l'homme qui a attaqué l'amiral de Coligny dit que Coconnas avait presque décelé un secret énorme dont dépend le destin du pays. Ce secret est l'information pour pouvoir parler avec le duc de Guise. Les « bons Catholiques » doivent avoir ce soir un rendez-vous, un mot de passe et un signe de reconnaissance dans la forme d'une croix en étoffe blanche. Coconnas apprend le vrai plan pour le soir – le massacre des Huguenots. Ils vont terminer le travail et assassiner l'amiral de Coligny et ils vont aller dans les maisons des Catholiques et rassembler une foule violente pour débarrasser Paris des « hérétiques ». Ils disent que l'ordre d'assassiner les Huguenots

vient du duc de Guise et du roi lui-même. Maurevel semble avoir au moins un petit respect pour les Huguenots parce qu'il dit qu'ils vont se battre.

Au son de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois l'action commence et nous la voyons à travers les yeux des personnages principaux. Coconnas ne semble pas très fervent, mais il n'exprime pas d'horreur à l'idée de tuer beaucoup de personnes innocentes avec les autres Catholiques. Il ne veut pas se battre contre La Mole jusqu'au moment quand il reçoit une insulte personnelle. « Ma foi, oui, dit Coconnas. Je ne sais pas si c'est l'odeur de la poudre qui me grise ou la vue du sang qui m'excite, mais, mordi ! je prends gout à la tuerie » (Dumas 130). Cette remarque reflète peut-être l'attitude de beaucoup des membres de la foule pendant cette nuit. La religion, oui, c'est une force puissante, mais pendant un événement comme ce massacre, une personne peut revenir très facilement à son instinct primitif de la violence. Dumas décrit l'atmosphère dans la ville, les armes, les épées, les gens dans la rue. Nous voyons la scène du meurtre de l'amiral de Coligny quand son cadavre est irrévérencieusement jeté par la fenêtre de son hôtel, aux pieds du duc de Guise. On apprend que c'était Coconnas qui avait fini le pauvre amiral et La Mole qui avait essayé d'avertir le vieil homme de la menace. Un grand groupe de Parisiens regarde la scène de la mort de Coligny. « Et il osa poser le pied sur la poitrine du héros protestant. Mais aussitôt les yeux du mourant s'ouvrirent avec effort, sa main sanglante et mutilée se crispa une dernière fois » et l'amiral parle ses derniers mots, « Henri de Guise, un jour aussi tu sentiras sur ta poitrine le pied d'un assassin. Je n'ai pas tué ton père. Sois maudit ! » (135). Le duc n'a pas honte et ce meurtre est juste le début de la violence terrible de cette nuit. Coconnas et ses camarades vont au Louvre, mais la belle Marguerite sauve La Mole.



Les Catholiques sont insatiables et ils vont amener Monsieur de Mouy par la ruse à quitter sa maison. Ils vont faire semblant d'être des Huguenots en besoin d'aide. Le monsieur est intelligent est courageux et il accepte la possibilité de mourir quand il apprend que le meurtrier de son père est là. Le duel a des spectateurs et des assistants des deux côtés. Des femmes jouent un petit rôle en jetant des fleurs ou des pots des fleurs. Il y a une scène très dramatique quand les parents d'un jeune homme supplient que Coconnas ne tue pas leur fils, mais il dit que si leur fils reste un Huguenot, il doit mourir. Il semble que le pauvre jeune va se convertir, mais il essaie de se battre et quand il touche une épée, Coconnas le tue. Il démontre après que son action n'a rien à voir avec des raisons égoïstes et donne aux parents, les Mercandons, l'argent que son père le devait. Son action semble avoir seulement des raisons religieuses et un élément de suivre des ordres.

Le drame au Louvre n'est pas moins passionnant. Henri de Navarre se trouve face à face avec le roi, un homme qui veut le tuer. Charles le montre de la fenêtre « l'horrible silhouette des assassins, qui, sur le plancher d'un bateau, égorgaient ou noyaient les victimes qu'on leur amenait à chaque instant » (Dumas 183). Le roi avoue à son beau-frère qu'il ne veut plus de sujets huguenots, seulement des Catholiques. « Ma Majesté tue et massacre à cette heure tout ce qui n'est pas catholique ; c'est son plaisir » (183). Henri dit que Charles ne va pas le tuer parce qu'il est son beau-frère, mais ce n'est pas complètement convaincant. Il refuse de se convertir au catholicisme. Catherine le rejoint et Henri dit que c'est elle le cerveau derrière ce massacre et pas son fils. Elle n'a pas de compassion pour lui. En fin Marguerite vient à l'aide de son mari et Charles est forcé de laisser vivre le pauvre Henri. Il reste un prisonnier dans le Louvre. Le massacre continue

le lendemain. Le reste du roman se concentre plus sur les intrigues politiques des nobles, les conspirations et conjurations de Catherine de Médicis et les affaires d'amour de Marguerite et Henri avec leurs amants respectifs. Le conflit entre les Catholiques et les Huguenots reste toujours un élément important évidemment. Henri de Navarre souhaite devenir roi un jour comment disent les astrologues, mais sa religion et sa descendance de Bourbon restent un obstacle.

Le deuxième roman de la trilogie de Dumas est *La Dame de Monsoreau* ou *Chicot the Jester* dans la version anglaise. Son livre il s'agit de l'histoire d'amour de Louis de Clermont, seigneur de Bussy d'Amboise, avec Diana de Méridor, la comtesse de Monsoreau, et des intrigues politiques des nobles, en particulier des conjurations de la famille de Guise et le duc d'Anjou contre le roi Henri III. Les actions du roman ont lieu en 1578, six ans après le massacre de Saint-Barthélemy. Le roi Charles IX est mort. Son frère, Henri, qui avait été élu le roi de Pologne, a trahi ce pays et retourné à la France dans les bras de sa mère Catherine de Médicis, dont il est le fils préféré. François, le duc d'Alençon, est devenu le duc d'Anjou après que l'ancien duc d'Anjou, son frère, est allé à la Pologne. François rêvait de devenir roi de la France, donc il y a beaucoup de friction entre le duc et le roi Henri III. Le duc de Guise, qui veut lui-même devenir roi, participe à quelques intrigues avec le duc. Ces personnages politiques utilisent les tensions entre les Catholiques et les Huguenots pour lancer la France dans une autre guerre civile.

Une analyse des événements importants du livre peut suggérer que les conflits entre les deux groupes religieux étaient un peu moins sérieux dans les années dont parle ce livre que dans le premier roman. En fait, les mots « huguenot » et « hérétique » ou même « catholique » apparaissent peu de fois dans le livre. Cependant, les conflits

existaient encore et bien qu'il y ait moins de violence physique que dans le massacre de Saint-Barthélemy, les Catholiques n'avaient pas oublié leur haine pour les Huguenots.

Une nuit, pendant que Chicot, le bouffon du roi Henri III, espionne son grand ennemi, le duc de Mayenne, il remarque l'activité peu commune des moines. Il voit qu'un grand nombre d'hommes dans les vêtements de moines entrent dans l'Abbaye de Saint-Geneviève. Chicot, comme un homme très intelligent et curieux, décide qu'il doit savoir qu'est ce qui va passer dans cette abbaye. Il utilise son amitié avec un moine qui s'appelle le frère Gorenflot pour entrer dans l'abbaye. Il est étonné que ce moine, un ivrogne glouton et stupide, ait été choisi pour faire un discours devant une grande assemblée qui inclut le duc de Mayenne. Cependant, ce fait est très important pour ce qui va se passer ce soir parce que Chicot fait boire au frère Gorenflot et va à l'abbaye à sa place. Il prend ses vêtements et la pièce qui sert comme un signe et imite la voix du moine. Personne ne soupçonne qu'il soit le bouffon de la cour. Dans l'abbaye Chicot trouve quelques personnes pas attendues, M. de Monsoreau (le chasseur principal du pays), M. la Hurière (qui était un des Catholiques les plus violents dans le massacre de Saint-Barthélemy dans *La Reine Margot*). Les « moines » parlent de la foi catholique et d'une ligue qui doit la protéger. M. la Hurière dit qu'il ne s'intéresse pas comme avant à la violence contre les Huguenots et révèle les intentions de cette organisation à laquelle ils appartiennent. « If I am not deceived, brothers, the extinction of private heretics is not all we aim at. We wish to be sure that we shall never be governed by a heretic prince » (Dumas, *Chicot* 118-119). À cause du manque de successeurs des rois de la famille de Valois, il semble inévitable que Henri de Navarre, un Protestant, va devenir le roi de France. Ici, on voit le lien proche entre la religion et la politique à l'époque. M. la Hurière

pense que, puisque l'union est sacrée et a été bénie par le Pape, il ne faut pas la garder un secret ; il faut recruter plus de gens. « Those who sign will be our friends, the others our enemies, and if a second St. Bartholomew come, which seems to the faithful to be more necessary daily, we shall know how to separate the good from the wicked » (119). Chicot se rend compte des plans des Guise vers Henri III et leur emploi des Catholiques fervents et leur haine pour les Huguenots pour servir leurs propres ambitions politiques. Il fait un discours devant l'assemblée, faisant semblant qu'il est le frère Gorenflot. Dans le discours il prêche la nécessité de la violence contre les Huguenots et ses mots reçoivent l'admiration d'un grand nombre des moines.

Après la réunion Chicot est forcé par les circonstances de rester dans l'abbaye, où il apprend un grand secret. Les personnes qui restent, le duc de Mayenne, le cardinal de Lorraine, Henri de Guise et le comte de Monsoreau, accueillent François, le duc d'Anjou, qui était caché pendant la réunion. Il fait profession de son soutien de la ligue et de la nécessité de protéger la foi catholique contre les hérétiques. Il parle aussi de la monarchie faible de France. Il est évident que la ligue n'est pas limitée aux questions de la religion. Le duc de Mayenne dit « Let us, then, leave the heretics to the vulgar leaguers; let us think of those who annoy and insult us, and who often fail in respect to the prince who we honor, and who is our chief » (Dumas 127). Ici on voit que la politique est plus importante pour les Guise que la religion et qu'ils veulent utiliser les ambitions du prince pour réaliser leurs buts. Mais comme si la violence contre les Huguenots et l'opposition de la possibilité d'Henri de Navarre comme le roi de France n'étaient pas suffisants comme les buts clandestins de cette ligue, ils révèlent maintenant leur secret le plus grand. Ils veulent se débarrasser du roi Henri III. « 'Down with the Valois!' they

cried, ‘down with Brother Henri! Let us have for chief a gentleman, a knight, rather a tyrant than a monk’ » (128). L’assemblée donne une couronne au duc d’Anjou et font une cérémonie pour déclarer François le duc d’Anjou le vrai roi de la France.

Les surprises de ce soir n’arrêtent pas avec le départ de François. On voit, maintenant, quelques autres témoins de la réunion – Madame de Montpensier, la sœur du cardinal et les deux ducs Mayenne et de Guise, et M. Nicholas David. Tous se moquent du duc d’Anjou. M. Nicholas David donne un grand cadeau à la famille de Guise – une généalogie qui prouve qu’ils ont le droit au trône de la France, et pas la famille de Valois. Finalement, on voit le vrai cœur de la ligue – la famille de Guise a inventé ce tissu compliqué d’intrigue qui utilise les Catholiques dévoués et le duc d’Anjou pour gagner le trône. Il est vraiment extraordinaire comment, selon Dumas, les personnes en pouvoir utilisaient les émotions des autres pour gagner plus de pouvoir et la Ligue catholique est un exemple excellent de la manière dont la religion était utilisée pour les intrigues politiques.

Bien que la religion ne soit pas si importante pour les nobles qu’on voit dans ce roman que la politique et le pouvoir, il y avait beaucoup de personnes en France à l’époque qui étaient très sincères dans leur haine des Huguenots. Après le discours du frère Gorenflot, le prieur de l’abbaye lui conseille d’échapper la rétribution du roi pour sa ferveur religieuse et quitter Paris. Par hasard, Gorenflot rencontre Chicot et les deux voyagent ensemble. Chicot, qui suit M. Nicholas David, décide de rester dans un hôtel et la religion joue un rôle important dans les événements qui viennent plus tard. Nicholas David fait semblant d’être très fidèle au roi Henri III. Chicot soupçonne le propriétaire de l’hôtel d’être un partisan de la ligue catholique et il utilise ce fait pour se venger contre

M. David et pour déjouer la conjuration de la famille de Guise en même temps. Chicot dit au propriétaire que le moine avec qui il voyage est en exil parce qu'il a outragé le roi avec sa haine passionnée des Huguenots. Il utilise le nom de M. la Hurière et du duc de Guise et un signe de la ligue pour gagner la confiance du propriétaire. L'hôte révèle qu'il y a un partisan du roi dans son hôtel et offre de l'expulser, mais Chicot dit qu'il est mieux d'avoir ses ennemis à proximité. Ils restent à l'hôtel pendant quelques jours et Nicholas David fait semblant de tomber malade pendant qu'il attend un rendez-vous avec un inconnu mystérieux d'Avignon. Chicot utilise Gorenflot pour se venger contre M. David. Il révèle à M. David qu'il sait tout ce qui s'est passé à l'abbaye de St. Geneviève et qu'il veut la généalogie qu'il cache. Quand M. David refuse de donner la généalogie à Chicot, les deux hommes se battent et le bouffon tue l'autre. Chicot félicite l'hôte de l'hôtel pour l'événement qui s'est passé dans sa maison. Il dit qu'un ennemi de leur religion était mort à la main de l'homme d'Avignon, qui était en réalité un messager de Rome. Chicot dit que ce meurtre est un grand honneur du pape et l'hôte est satisfait parce qu'il est un Catholique dévoué. L'hôte dit à Gorenflot, « May every enemy of our religion die thus » (Dumas 180). Cette scène est un autre exemple de l'utilisation de la foi de certaines personnes pour atteindre les buts des nobles.

Bientôt après que Chicot retourne au Louvre après son voyage, le roi a une audience avec M. de Morvilliers. Cet homme veut révéler au roi une conjuration contre le roi et contre les Huguenots. Il dit qu'il y a ceux qui désirent une deuxième nuit de Saint Barthélemy. Chicot dit que la conjuration n'est rien de nouveau, que la ligue catholique existe déjà il y a dix ans et que tous les Parisiens la connaissent. Cependant, M. de Morvilliers a plus d'information que cela; il partage avec le roi et les autres personnes

présentes que les personnes qui font ce complot avaient leur première réunion officielle dans l'Abbaye de Saint Geneviève et qu'un moine qui s'appelle Gorenflot et le duc de Guise étaient deux des personnages principaux. C'est à ce moment que le duc de Guise lui-même arrive au Louvre pour parler avec le roi. Il parle du christianisme du roi et dit, « Sire, the title of most Christian king is not a vain one; it makes an ardent zeal for religion incumbent on its possessor » (Dumas 201). C'est une remarque très ironique parce que les expressions exagérées de la foi du roi étaient un sujet de moquerie à l'époque. On apprend que le duc avait déjà parlé avec le roi d'une association des bons Catholiques. Dit-il, « The Catholics have indeed called this association the Holy League, and its aim is to fortify the throne against the Huguenots, its mortal enemies ; but to form an association is not enough, and in a kingdom like France, several millions of men cannot assemble without the consent of the king » (201-202). Le duc veut que le roi choisisse un chef pour la Ligue et le roi promet d'en choisir un le lendemain. Henri parle avec son frère, le duc d'Anjou, de cette idée d'une ligue avec une armée et semble être complètement d'accord. Il pense à qui peut être le chef de cette association et parle de François dans ce poste. Heureusement, le roi n'est pas si bête et c'est juste un tour. Il apprend les vraies intentions du duc en écoutant sa conversation avec le duc de Guise.

Ce soir-là les Catholiques bourgeois de Paris se rassemblent dans les rues de Paris pour signer leurs noms dans la liste de la Ligue. Ils portent beaucoup d'armes. Les femmes avec leurs enfants sont là avec leurs maris. Le roi, caché comme un bourgeois, vient avec deux de ses favoris pour voir ce qui se passe avec son pays et ils sont étonnés et en colère de voir Gorenflot, qui est ivre, comme d'habitude, prêchant la violence

contre les Huguenot. Chicot voit avec surpris qu'un homme frappe le moine et court. En le suivant, Chicot apprend que c'est Henri de Navarre, à Paris et avec une femme.

Au contraire de ces plans, la Ligue n'apporte pas de pouvoir pour François. Il est vrai qu'il semble qu'il soit le roi de Paris la nuit quand le duc de Guise rassemble ses signatures, mais il est arrêté dans sa chambre au Louvre, une lettre compromettante est prise de lui par son frère et les « mignons », les favoris du roi, restent pour le surveiller. Le lendemain Henri III a une audience officielle où il doit annoncer le chef de la Ligue Catholique. Dans un moment de grand surpris pour le duc de Guise et ses partisans, le roi ne lui donne pas cet honneur. Il ne le donne non plus à son frère, le duc d'Anjou, qui avait attendu la poste le jour avant. Le roi se déclare le chef de la ligue et le commandant de l'armée. Il est très fier de cette décision, mais Chicot, son bouffon, qui se considère le roi de la France, n'est pas content. Il dit que cette décision est très stupide parce qu'Henri n'est plus le roi de France et que son armée bourgeoise n'est rien comparée à l'armée authentique qu'il vient de donner au contrôle du duc de Guise. Selon Chicot, la couronne française, après cette décision, va aller au duc d'Anjou ou le duc de Guise. Il raconte au roi finalement la vérité de ce qui s'est passé à l'Abbaye de Saint-Geneviève avec le couronnement clandestin de François et la généalogie de la famille de Guise.

Le roman ne se concentre pas beaucoup dans la question de la religion, mais comme on a déjà vu, la religion est utilisée dans les intrigues politiques. Dumas fait mention du fait qu'Henri de Navarre devait se convertir au catholicisme après le massacre de Saint-Barthélemy. On apprend qu'Henri a abjuré, mais le comte de Monsoreau dit au duc d'Anjou quand ils parlent du roi huguenot, « Oh, monseigneur, what he did for his wife, he will do again for the crown » (Dumas 383). Le comte parle



de la position du roi comme le chef de la Ligue comme une blague. « Now the reaction has commenced, and the entire state is rising against the tyranny of the king and his creatures. Sermons are a call to arms, and churches are places where they curse the king, instead of praying to God. The army trembles with impatience; the bourgeois league together; our emissaries bring in nothing but signatures and new adherents to the League » (382). Évidemment, selon le comte, Henri III a perdu son pouvoir et le duc d'Anjou doit prendre ce qui reste de ce pouvoir avec l'aide des Guise. Les Guise ont un plan pour se débarrasser du roi pendant la procession religieuse qui va se passer bientôt. Heureusement pour le roi, Chicot déjoue ce plan et le roi est épargné.

Bien que ce livre se concentre plus dans les intrigues amoureuses et politiques que dans les conflits religieux entre les Catholiques et les Huguenots, il est très intéressant de voir le lien entre la religion et le pouvoir à l'époque.

La plupart du temps, quand on analyse des événements ou périodes historiques, on prend des sources intellectuelles comme des livres d'érudits ou des sources primaires qui viennent de l'époque. Cependant, il est aussi intéressant de regarder la représentation de ces mêmes événements, personnages et de l'ambiance générale, d'une forme plus créative, comme un roman historique. Ici on a analysé une représentation de ce qui s'est passé dans la dernière partie du seizième siècle. Alexandre Dumas a décrit en beaucoup de détail quelques événements et personnages qui ont joué un rôle important dans les guerres de la religion. Personne ne peut dire que ce qu'il a écrit est la version vraie de l'histoire, mais il y a une base factuelle qu'il a embelli avec plus de drame et d'intrigue pour le rendre plus intéressant ou pour remplir des blancs que l'histoire nous donne si souvent. Cependant, il a utilisé beaucoup de sources historiques pour créer ses romans.

Par exemple, quand il écrivait *la Reine Margot*, il a utilisé des sources comme *Les Mémoires de la Roine Margverite*, publié en 1629, et *Le Divorce Satyrique, ou les amours de la Reyne Marguerite de Valois*, un autre œuvre du XVIIème siècle.

On peut se demander pourquoi Dumas s'intéressait tellement au XIXème siècle à ce qui s'était passé au XVIème. Peut-être que c'était le Romantisme littéraire qui était la cause. Beaucoup de romans de Dumas traitent de la vie et les intrigues de l'aristocratie et il y a toujours le drame, mais il serait difficile de dire pourquoi exactement il a choisi cette période pour trois romans. Cela est un sujet pour une autre thèse.

En étudiant l'information sur le sujet, on peut juger les deux groupes pour son incapacité de vivre ensemble en paix, mais il est important de se souvenir qu'il y a eu des conflits beaucoup plus sérieux entre des groupes religieux. Même à l'époque quand il y avait des guerres et des massacres, la France n'essayait jamais d'expulser un peuple entier de son territoire. Au contraire, l'Espagne de 1605-1615 s'est débarrassée des derniers musulmans qui restaient dans le pays, bien qu'ils s'étaient convertis au christianisme. Il est évident que les différences religieuses posent presque toujours des difficultés. On les voit encore aujourd'hui dans le monde moderne qui se considère plus tolérant que les générations avant. Peut-être que c'est un problème que l'homme n'est pas destiné à résoudre.

## Bibliographie

- Baird, Henry Martyn. The Huguenots and Henry of Navarre. Vol. 1. New York: C. Scribner's sons, 1886.
- Baird, Henry Martyn. The Huguenots and Henry of Navarre. Vol. 2. New York: C. Scribner's sons, 1886.
- Carroll, Stuart. Noble Power during the French Wars of Religion: The Guise Affinity and the Catholic Cause in Normandy. Cambridge: Cambridge University Press, 1998.
- Crouzet, Denis. Les Guerriers de Dieu: La Violence au Temps des Troubles de Religion (vers 1525 - vers 1610). Vol. 1. Seyssel: Champ Vallon, 1990.
- Crouzet, Denis. Les Guerriers de Dieu: La Violence au Temps des Troubles de Religion (vers 1525 - vers 1610). Vol. 2. Seyssel: Champ Vallon, 1990.
- Diefendorf, Barbara B. Beneath the Cross: Catholics and Huguenots in Sixteenth-Century Paris. New York: Oxford University Press, 1991.
- Diefendorf, Barbara. "Prologue to a Massacre: Popular Unrest in Paris, 1557-1572" The American Historical Review. 1985: 1067-1091.
- Dumas, Alexandre. Chicot the Jester. New York: P. F. Collier & Son, n. d.
- Dumas, Alexandre. La Reine Margot. Imprimerie Nelson, 1922.
- Griffiths, Gordon. "Saint Bartholomew Reappraised." The Journal of Modern History 48.3 (1976): 494-505.
- "Henry the Great, King of France and Navarre." The Illustrated Magazine of Art 2.8 (1853): 91-92.
- Holt, Mack P. The Duke of Anjou and the Politique Struggle during the Wars of Religion. Cambridge: Cambridge University Press, 1986.
- Kingdon, Robert M. Myths about the St. Bartholomew's Day Massacres 1572-1576. Cambridge, MA: Harvard University Press, 1988.
- Knecht, R. J. The French Civil Wars, 1562-1598. Harlow, England: Longman, 2000.
- Neale, J. E. The Age of Catherine de Medici. New York: Barnes & Noble, Inc., 1959.

- Palm, Franklin Charles. Politics and Religion in Sixteenth-Century France: A Study of the Career of Henry of Montmorency-Damville, Uncrowned King of the South. Boston: Ginn and Company, 1927.
- Roelker, Nancy Lyman. One King, One Faith: The Parlement of Paris and the Religious Reformations of the Sixteenth Century. Berkeley: University of California Press, 1996.
- Salmon, J. H. M. The French Religious Wars in English Political Thought. Oxford: Clarendon Press, 1959.
- Thompson, James Westfall. The Wars of Religion in France, 1559-1576: The Huguenots, Catherine de Medici, Philip II. New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1957.
- White, Henry. The Massacre of St. Bartholomew: Preceded by a History of the Religious Wars in the Reign of Charles IX. New York: Harper & Brothers, 1868.
- Wood, James B. The King's Army: Warfare, Soldiers, and Society during the Wars of Religion in France, 1562-1576. Cambridge: Cambridge University Press, 1996.